



CLASSIQUES
GARNIER

Édition de LE VERRIER (Charles), « Avertissement de l'auteur pour la première édition », *Cours de philosophie positive*, Tome I, *Discours sur l'esprit positif*, COMTE (Auguste), p. 39-43

DOI : [10.48611/isbn.978-2-8124-1655-2.p.0039](https://doi.org/10.48611/isbn.978-2-8124-1655-2.p.0039)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 1949. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR

POUR LA PREMIÈRE ÉDITION

Ce cours, résultat général de tous mes travaux, depuis ma sortie de l'école Polytechnique, en 1816, fut ouvert pour la première fois en avril 1826. Après un petit nombre de séances¹, un maladie grave m'empêcha, à cette époque, de poursuivre une entreprise encouragée, dès sa naissance, par les suffrages de plusieurs savants de premier ordre, parmi lesquels je pouvais citer dès lors MM. Alexandre de Humboldt, de Blainville et Poinsot, membre de l'Académie des Sciences, qui voulurent bien suivre avec un intérêt soutenu l'exposition de mes idées. J'ai refait ce cours en entier l'hiver dernier, à partir de 4 janvier 1829, devant un auditoire dont avaient daigné faire partie M. Fourier, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, MM. de Blainville, Poinsot, Navier membres de la même Académie, MM. les professeurs Broussais, Esquirol, Binet, etc., auxquels je dois ici témoigner publiquement ma reconnaissance pour la manière dont ils ont accueilli cette nouvelle tentative philosophique.

Après m'être assuré par de tels suffrages que ce cours pouvait utilement recevoir une plus grande publicité, j'ai cru devoir, à cette intention, l'exposer cet hiver à l'Athénée royal de Paris, où il vient d'être ouvert le 9 décembre. Le

1 Voir l'*Introduction*, p. 14.

plan est demeuré complètement le même ; seulement les convenances de cet établissement m'obligent à restreindre un peu les développements de mon cours. Ils se trouvent tout entiers dans la publication que je fais aujourd'hui de mes leçons, telles qu'elles ont eu lieu l'année dernière.

Pour compléter cette notice historique, il est convenable de faire observer, relativement à quelques-unes des idées fondamentales exposées dans ce cours, que je les avais présentées antérieurement dans la première partie d'un ouvrage intitulé *Système politique positive*², imprimée à cent exemplaires en mai 1822, et réimprimée ensuite, en avril 1824, à un nombre d'exemplaires plus considérable. Cette première partie n'a point encore été formellement publiée, mais seulement communiquée, par la voie de l'impression, à un grand nombre de savants et de philosophes européens.

J'ai cru nécessaire de constater ici la publicité effective de ce premier travail, parce que quelques idées offrant une certaine analogie avec une partie des miennes se trouvent exposées, sans aucune mention de mes recherches, dans divers ouvrages publiés postérieurement, surtout en ce qui concerne la rénovation des théories sociales. Quoique des esprits différents aient pu, sans aucune communication, comme le montre souvent l'histoire de l'esprit humain, arriver séparément à des conceptions analogues en s'occupant d'une même classe de travaux, je devais néanmoins insister sur l'antériorité réelle d'un ouvrage peu connu du public, afin qu'on ne suppose pas que j'ai puisé le germe de certaines idées dans des écrits qui sont, au contraire, plus récents.

2 Il ne faut pas confondre cette première ébauche avec le *Système de politique positive*, en quatre volumes, publié de 1851 à 1854. Pour le titre primitif que portait cet opuscule, cf. p. 12, n. 6.

Plusieurs personnes m'ayant déjà demandé quelques éclaircissements relativement au titre de ce cours, je crois utile d'indiquer ici, à ce sujet, une explication sommaire.

L'expression *philosophie positive* étant constamment employée, dans toute l'étendue de ce cours, suivant une acception rigoureusement invariable, il m'a paru superflu de la définir autrement que par l'usage uniforme que j'en ai toujours fait. La première leçon, en particulier, peut être regardée tout entière comme le développement de la définition exacte de ce que j'appelle la *philosophie positive*. Je regrette néanmoins d'avoir été obligé d'adopter, à défaut de tout autre, un terme comme celui de *philosophie*, qui a été si abusivement employé dans une multitude d'acceptions diverses. Mais l'adjectif *positive*, par lequel j'en modifie le sens, me paraît suffire pour faire disparaître, même au premier abord, toute équivoque essentielle, chez ceux, du moins, qui en connaissent bien la valeur. Je me bornerai donc, dans cet avertissement, à déclarer que j'emploie le mot *philosophie*, dans l'acception que lui donnaient les anciens, et particulièrement Aristote, comme désignant le système général des conceptions humaines ; et, en ajoutant le mot *positive*, j'annonce que je considère cette manière spéciale de philosopher qui consiste à envisager les théories, dans quelque ordre d'idées que ce soit, comme ayant pour objet la coordination des faits observés³, ce qui constitue le troisième

3 Pour la philosophie positive, les théories n'ont donc pas de valeur absolue, mais doivent toujours être relatives aux faits. Cette attitude positive – que nous aurons à définir plus en détail en l'étudiant à propos de ses principales applications – présente deux caractéristiques essentielles.

1° Au point de vue logique, le positivisme subordonne l'imagination et la dialectique à l'*observation*. Cette subordination a pour cause le sentiment des lois naturelles, qu'il s'agit de connaître telles qu'elles sont, et non pas de reconstruire ou d'inventer ; 2° Au point de vue scientifique,

et dernier état de la philosophie générale, primitivement théologique et ensuite métaphysique, ainsi que je l'explique dès la première leçon.

Il y a, sans doute, beaucoup d'analogie entre ma *philosophie positive* et que les savants anglais entendent, depuis Newton surtout, par *philosophie naturelle*. Mais je n'ai pas dû choisir cette dernière dénomination, non plus que celle de *philosophie des sciences* qui serait peut-être encore plus précise, pare que l'une et l'autre ne s'entendent pas encore de tous les ordres de phénomènes⁴, tandis que la *philosophie positive*, dans laquelle je comprends l'étude des phénomènes sociaux aussi bien que de tous les autres, désigne une manière uniforme de raisonner applicable à tous les sujets sur lesquels l'esprit humain peut s'exercer. En outre, l'expression *philosophie naturelle* est usitée, en Angleterre, pour désigner l'ensemble des diverses sciences d'observation, considérées jusque dans leurs spécialités les plus détaillées : au lieu que par *philosophie positive*, comparée à *sciences positives*, j'entends seulement l'étude propre des généralités des différentes sciences, conçues comme soumises à une méthode unique, et comme formant les différentes parties d'un plan général

le positivisme substitue la notion du *relatif* à celle de l'absolu. Comte estime qu'une pareille substitution ne pouvait être achevée que par la fondation de la sociologie comme science. En effet, les sciences antérieures avaient bien montré que nos conceptions sont relatives à notre organisme et au milieu dans lequel nous vivons. Mais ce n'était là qu'une étude *statique*. Il fallait une recherche *dynamique* portant sur l'évolution, pour nous révéler que le développement intellectuel de l'humanité est assujéti à une loi. La démonstration de cette loi nous contraint de renoncer à l'espoir chimérique de jamais atteindre une vérité absolue. La vérité est relative à chaque époque et s'exprime dans les théories qui systématisent le mieux, aux différents moments de l'histoire, l'ensemble des observations et des connaissances.

4 La *physique sociale* n'est pas encore regardée comme une science. Les travaux de Comte ont précisément pour but de combler cette lacune.

de recherches. Le terme que j'ai été conduit à construire est donc, à la fois, plus étendu et plus restreint que les dénominations, d'ailleurs analogues, quant au caractère fondamental des idées, qu'on pourrait, de prime abord, regarder comme équivalentes.